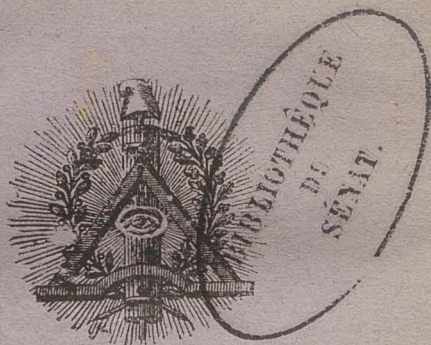


(n^o. 539)

THÉÂTRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LES AUTEURS
D'ALMANACHS,
COMÉDIE EN PROSE.

Qui les verra, pourra les reconnaître.



PERSONNAGES.

LE COMTE DE FLUMINOL, auteur &
amant de la Comtesse.

LE MARQUIS DE CAMPANET, auteur
& amant de la Comtesse.

LA COMTESSE D'OSTENTE.

DAMIS, jeune Chevalier, & amant de la
Comtesse.

FOLLICULE, colporteur ; & à la vingt-
unième scène, sous le nom de Baron.

LISETTE, femme-de-chambre de la Comtesse.

La scène se passe à Paris, rue de l'Echelle.

*Le théâtre représente une place publique :
d'un côté, l'on apperçoit l'appartement de la
Comtesse, & de l'autre un hôtel garni.*

LES AUTEURS
D'ALMANACHS,
COMÉDIE
EN PROSE.

SCÈNE PREMIÈRE.
LE MARQUIS, LE COMTE.

LE COMTE.

MARQUIS, comment te trouves-tu ici ? Les gens qui nous servent sont honnêtes, prévenans.

LE MARQUIS.

J'ai lieu de me louer de leur vigilance. A peine suis-je éveillé que l'on vole au-devant de mes moindres desirs ; & , si je semble quelquefois vouloir reconnoître les moindres services qu'on me rend, ceux qui m'environnent m'obéissent avec une promptitude surprenante... Enfin, on me traite en homme de qualité.

LE COMTE.

Nous n'en avons que le titre.

A

LE MARQUIS.

Que nous importe ? Crois-tu que nous sommes les seuls comtes, marquis, sans comté ni marquisat ? Ah, comte !... tu connois bien peu ton siècle !... tu es cependant auteur ; tu fais des charades, des madrigaux.

LE COMTE.

Non, parbleu.

LE MARQUIS.

Que fais-tu donc ?

LE COMTE.

Rien.

LE MARQUIS.

A quoi bon de la modestie ?

LE COMTE.

Avec toi, manquerais-je de franchise ?

LE MARQUIS, *riant*.

De la franchise dans un auteur !... dans un coopérateur du plus grand des almanachs ! mais sens donc le prix de notre ouvrage... Le titre seul te donne des droits à l'immortalité.

LE COMTE.

Oui, un ouvrage qui nous force à changer de nom, à nous dérober à l'œil de nos ennemis, à nous éloigner du sein de nos familles, & qui nous promet... (*se faisant le geste d'un homme qui donne quelques coups de bâton.*)

LE MARQUIS.

Cent pistoles au moins.

LE COMTE.

Et s'il est arrêté, saisi, blâmé ; si nous en sommes reconnus les auteurs, notre obscurité en empêchera la distribution.

(3)

LE MARQUIS.

Fadaïses que tout cela ! L'ouvrage est méchant ; il réussira.

LE COMTE.

Mais des juges impartiaux condamneront nos calomnies ; les lecteurs instruits les mépriseront ; tout l'Hélicon s'élèvera contre nous.

LE MARQUIS.

Tant mieux , comte !... Si l'on murmure , notre fortune est faite.... Le bruit , le mécontentement , la satire adroitement maniée , quelques allusions fines & piquantes , heureusement conçues , une application faite à certains caractères que nous n'avons pas voulu peindre : voilà notre ouvrage en vogue ; on le vante , on le paie au poids de l'or : les savans ne daignent pas le lire ; les ignorans l'achètent , y remarquent quelques épigrammes , de grosses sottises sur-tout , & ils sont contents ; ils les apprennent même , & les débitent à qui veut les entendre.

LE COMTE.

Notre ouvrage ne sera donc lu que par des ignorans ?

LE MARQUIS.

C'est pour eux qu'il est fait.

LE COMTE.

Je désespère de son succès.... nous qui ne sommes pas connus.

LE MARQUIS.

Nous le ferons.... nous avons écrit contre ceux qui l'étoient.

LE COMTE.

Voilà un expédient certain.

LE MARQUIS.

Eh ! qu'as-tu à craindre ? N'ai-je pas employé tous les secrets de l'art ? J'ai lu l'ouvrage à grand nombre de mes amis.... Mes amis , dans le public , feront sonner

en notre honneur la trompette de la Renommée, m'en soupçonneront l'auteur, me nommeront.... Le public enivré de mon nom seul....

LE COMTE.

Qu'as-tu fait pour lui plaire ?

LE MARQUIS.

J'ai traduit un songe.... Et toi ?

LE COMTE.

J'ai fait une chanson.... Qu'as-tu donc encore fait ?

LE MARQUIS.

Un gros traité de l'amour des femmes pour les fots & tout récemment notre petit almanach de nos grandes dames !

LE COMTE.

Assurément ces titres à sa bienveillance sont puissans !

LE MARQUIS.

Nous n'aurions pas mérité ses éloges, qu'il accueille-
roit notre immortel chef-d'œuvre.... Son suffrage sera
captivé, avant même qu'il nous lise... J'ai dressé avec
art le plan de la distribution... Plus de mille exemplaires
ont été donnés à ces personnes innocentes qui fixent
les amours dans la capitale... Leur jugement suffit : leur
vanité est flattée du présent ; le présent est vanté....
Tous les adorateurs, esclaves de l'opinion, s'empresse-
nt à l'envi de le lire... L'ouvrage, par lui-même, est dé-
coufu, incorrect, insignifiant... mais la beauté le lit,
il est excellent... il se vend ; l'argent revient aux au-
teurs.... A peine est-il vendu, ceux-ci deviennent
libres, paroissent brillans, courent les cercles, feignent
avoir fait un grand voyage, ou s'être livrés à des occu-
pations importantes, tandis qu'ils ne se sont éloignés
que pour échapper à la sévérité du bon goût, ou par lâ-
cheté, à la vengeance des personnes respectables qu'ils
ont calomniées.... Mais cette légère absence s'oublie....
Ils sont brillans, ils sont fêtés ; ce sont les dieux de la
société ; & il n'est pas une petite-maitresse qui, pour

obtenir d'eux un madrigal ou un bouquet, ne leur accorde des faveurs.... Telle est, mon ami, la destinée des auteurs du moment.... Juge de notre bonheur.

LE COMTE.

Toutes les espérances que tu me donnes ne dissipent point mon inquiétude. Sans argent !

LE MARQUIS.

Fi ! un auteur en a-t-il ?

LE COMTE.

Mais , dans cet hôtel , nous ne sommes pas ainsi connus. Les noms de marquis & de comte en imposent.

LE MARQUIS.

C'est la raison pour laquelle je les ai pris. Penses-tu qu'en me nommant , moi , fils d'un simple (je n'ose pas terminer , tu connois ma famille d'ailleurs) j'eusse obtenu un crédit aussi éminent ?

LE COMTE.

Et lorsqu'il faudra payer ?

LE MARQUIS.

Payer ! c'est l'embarras , au fait.

LE COMTE.

Oui , lorsqu'il faudra.

LE MARQUIS.

Alors , nous ferons comme les comtes & marquis ; nous promettrons.

LE COMTE.

Mais , promettre n'est pas assez.

LE MARQUIS.

Passons sur cet article. Ne vas-tu pas te fâcher ? Ressemble-moi ; sois toujours satisfait , content. Si la comtesse te voyoit , ton air inquiet me trahiroit , moi qui

veux lui plaire & en im poser à sa grandeur par les titres
de ma naissance & les revenus immenses de mes terres.

LE COMTE, *surpris.*

(*A part.*) Il veut plaire à la comtesse. Ne lui
découvrons pas mes sentimens.

LE MARQUIS.

Tu es ému, je crois.

LE COMTE.

Point du tout. ton aveu même me prévient d'être
circonspect.

LE MARQUIS.

Tu as raison. Etant censé vivre avec moi, tu me
nuirois infiniment, si tu paroissais triste. Sois gai,
enjoué.

LE COMTE.

Quel est ton dessein ?

LE MARQUIS.

Celui de captiver la comtesse, de prétendre à sa main.

LE COMTE.

(*A part.*) C'est aussi mon projet. Tu n'y par-
viendras jamais, marquis.

SCENE II.

FOLLICULE, les précédens.

FOLLICULE, *de loin.*

DEUX seigneurs ! J'en pourrai tirer parti. (*au mar-
quis.*) Pourroit-on vous vendre ?

LE MARQUIS, *surpris.*

C'est Follicule.

LE COMTE.

Qui vous amène ici ?

FOLLICULE.

Le commerce.

LE MARQUIS.

Le quartier cependant n'est pas brillant.

FOLLICULE.

Vous ne savez pas qu'il est rempli de politiques, de gens à grands projets, & de petits esprits. Ce sont ceux-ci qui achètent.

LE COMTE.

Mais laissons la description.... L'ouvrage fait-il plaisir ? Instruits des recherches dont on nous menaçoit, nous avons cru qu'il étoit prudent de nous retirer ici.

FOLLICULE.

Messieurs, vous avez agi prudemment.... Votre brochure cause une rumeur générale.... On est indigné de votre impudence, de votre hardiesse, de vos fades épigrammes.... On vous a dénoncés au tribunal du public comme auteurs méchans & plats écrivains.... La foule innombrable des favoris des Muses s'élève contre vous. L'un se plaint que vous l'avez critiqué sans l'avoir jamais lu ; l'autre prétend que vous ne le comprenez pas. On vous traite d'ignares.... on vous siffle.... On vous menace.... Le plaisant chante en votre gloire ce qu'il se vante, & que tout Paris connoit.... Le sage vous compare à ce vil frêlon qui pique & s'envole, de peur d'être écrasé.... Enfin, il n'est pas, jusqu'au plus petit partisan de littérature, suppôt de Mercure, postillon de gazette, qui ne veuille vous froter & vous apprendre qu'un galant homme ne s'abreuve point du fiel de la satire, & qu'un critique doit être juste.

LE MARQUIS.

Nous ne craignons rien ; on ignore où nous sommes.

FOLLICULE.

Fort bien..... faites comme vos œuvres; gardez l'incognito.

LE COMTE.

Vous, aussi mordant?

FOLLICULE.

Je suis juste..... Faut-il que je sois de sang-froid, lorsque vos productions me ruinent?

LE MARQUIS, *insolemment.*

Que dites-vous?

FOLLICULE.

Oui, monsieur, on les rejette.

LE COMTE.

Nommez les auteurs.

FOLLICULE.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

FOLLICULE.

Pourquoi? Vous écrivez sans force, sans vérité..... Vous avez manqué le plan que je vous ai tracé..... Vous calomniez, au lieu de peindre le ridicule..... Le public rit d'une méchanceté, mais il abhorre le méchant.

LE MARQUIS.

J'ai cependant semé des vers charmans.

FOLLICULE, *d'un ton élevé.*

Eh, monsieur! le ver ne se vend pas.

LE COMTE.

Et notre prose, comment la trouvez-vous?

FOLLICULE.

Quelquefois plaisante, vive..... Je n'écris pas mieux, moi,

LE MARQUIS.

Vous composez donc aussi ? (*au comte.*) Demandez-lui de l'or.

LE COMTE.

De l'or ?

LE MARQUIS.

Oui , de l'or.

FOLLICULE.

Sans contredit , je compose. J'ai fait autrefois l'épithaphe d'un chien , & une romance à ma Rosette.

LE MARQUIS.

Par quel phénomène êtes-vous parvenu à devenir auteur ?

FOLLICULE.

Comme tant d'autres..... En vendant des livres , j'ai appris à en faire..... mais je me rends justice aujourd'hui..... je m'exerce rarement.

LE COMTE, *d'un ton humble & bas.*

Monsieur Follicule , vous allez tenir la promesse dont nous sommes convenus.

FOLLICULE.

Déjà vous me demandez de l'argent !..... Egorgez-moi plutôt..... Ne vous ai-je pas reçu à ma table pendant quinze grands jours ? N'ai-je pas payé vos plaisirs pendant un mois entier ?..... Au moins , que j'aie le temps de retirer mes frais..... Deux auteurs à ma table !..... pendant quinze jours !

LE COMTE, *impérieusement.*

Nous n'avons pas le fou.

FOLLICULE.

Tant pis.

LE COMTE & LE MARQUIS, *ensemble.*

Au moins , donnez-nous de quoi vivre !

FOLLICULE.

Quand vous demanderez aussi honnêtement , je pourrai toujours à vos premiers besoins. (*il tire une bourse d'argent , & il la leur donne.*)

LE COMTE.

Que vous êtes éloquent , M. Follicule !

FOLLICULE.

Je le fais.

LE MARQUIS.

Vous êtes lettré , très-lettré même.

FOLLICULE.

Je le fais encore. . . . Mais ne perdons pas de temps. Je vais visiter mes savans , faire ma ronde , & leur distribuer ma poudre soporifique.

LE COMTE.

Notre brochure ?

FOLLICULE.

Oui , votre brochure. Car je m'endors en la lisant. . . . (*s'en allant.*) Gardez toujours le silence sur votre retraite. . . . Vous n'avez pas à craindre un coup d'autorité , mais quelques coups de. . . . Votre serviteur.

LE COMTE.

Si vous faites fortune dans ce quartier , vous reviendrez.

FOLLICULE.

Je ne vous oublierai pas , soyez-en sûr. . . . Mais gardez toujours l'incognito.

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE COMTE.

MARQUIS ?

LE MARQUIS.

Comte ?

LE COMTE.

Je suis saisi.

LE MARQUIS.

Je suis stupéfait.

LE COMTE.

On ne nous lit pas.

LE MARQUIS.

Le mauvais goût triomphe.

LE COMTE.

Avec quel art j'avois prêté des noirceurs à Lisimond !

LE MARQUIS.

Que de mal j'ai dit d'une bonne tragédie !

LE COMTE.

On ne nous a pas compris.

LE MARQUIS.

On nous comprendra..... Ne perdons point l'espoir.....
L'esprit plaît d'abord ; mais le génie attend pour éclater
& surprendre.

LE COMTE.

Nous , surprendre !

LE MARQUIS.

Sois-en sûr..... Penses-tu que ce colporteur ait dit vrai ?

LE COMTE.

Non ; je crois qu'il nous trompe.

LE MARQUIS.

Mon ami, il nous ressemble..... Nous pillons les anciens ; il nous dupe à son tour.... Vol réciproque....
(voyant Lisette sortir de l'appartement de la comtesse.)
Lisette vient.

LE COMTE.

Quoi ! la confidente de la comtesse !

LE MARQUIS.

Positivement..... Je veux lui parler seul..... Pour toi, va distribuer à nos laquais le peu d'argent que tu as.... Donne à titre de générosité..... Quant aux gages....
(voyant Lisette approcher.) (très-haut.) Mon cher comte,..... revenez sur l'heure.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS, *prenant Lisette par le bras.*

TE voilà, charmante Lisette.

LISETTE.

Oui, Monsieur : laissez-moi.

LE MARQUIS.

Demeure un instant.

LISETTE.

Vous êtes un importun.

LE MARQUIS.

Mais, Lisette, je ne t'ai pas encore interrogée.

L I S E T T E.

Encore hier ! il a fallu vous dire. . . . Tenez, je m'en vais.

LE MARQUIS.

Tu me fuirais aussi promptement ! . . . Tu n'as qu'un secret à me découvrir.

L I S E T T E.

Quel est-il ? parlez. . . .

LE MARQUIS.

Tu me diras la vérité ?

L I S E T T E.

Oh ! vous me fatiguez.

LE MARQUIS.

Dis-moi. . . . lorsque je quitterai hier la comtesse, te parla-t-elle de moi ? me distingua-t-elle du comte ? Tu es sa confidente, Lisette ; ne me cache rien.

L I S E T T E, *ingénument.*

Quelle idée avez-vous de madame la comtesse ?

LE MARQUIS.

Ce ton sérieux m'effraie.

L I S E T T E.

Non, répondez-moi. . . . Comment la trouvez-vous ?

LE MARQUIS.

Moi, je trouve la comtesse infiniment aimable, douée de la beauté la plus parfaite, joignant aux grâces les plus touchantes le goût le plus ingénieux.

L I S E T T E.

Né bien, devinez ce qu'elle pense de vous ?

LE MARQUIS.

Je ne peux pas m'expliquer , Lifette ; la modestie me le défend.

L I S E T T E.

Encore !

LE MARQUIS.

Ce qu'elle pense de moi ?...

L I S E T T E.

Que vous avez une tournure agréable, & que vous joignez à la figure la plus intéressante , l'esprit le plus séduisant.

LE MARQUIS.

Dis-tu vrai ?

L I S E T T E.

Je répète ce que l'on me dit.

LE MARQUIS.

Ah, dieux ! serois-je assez heureux pour avoir captivé la comtesse ?

L I S E T T E.

Un instant.

LE MARQUIS.

Mais , Lifette , crois-tu qu'une femme fait un aveu semblable , sans être touchée ?...

L I S E T T E , *d'un ton plaisant.*

Oui , peut-être sans être folle de l'objet qu'elle vante. Vous autres petits-maîtres , on ne peut vous voir sans vous admirer , vous rendre justice sans être épris de vous. Le plus léger sourire vous est adressé.... Votre amour-propre vous aveugle , votre fatuité vous rend insupportables.... Et si , par grace , nous jetons sur vous un regard , ce regard est inspiré par l'amour , mais l'amour le plus vif.... vous vous flattez alors ; vous publiez partout votre conquête ; & la beauté , que vous dites captivée , ignore même si vous existez.

LE MARQUIS.

Tu te trompes.... je ne suis point de ces présomptueux.

L I S E T T E.

Non ; & vous pensez que madame est déjà passionnée !

LE MARQUIS.

Non , Lisette.

L I S E T T E.

Vous avez raison , car vous soupiriez en vain.

LE MARQUIS.

Que dis-tu ? la comtesse aimeroit-elle ailleurs ?

L I S E T T E.

Certainement.... ce jeune chevalier que vous avez vu hier , & qui se nomme Damis....

LE MARQUIS.

Hé bien ?

L I S E T T E.

Est le favori.

LE MARQUIS.

Tu me désespères..... Ne seroit-il pas possible de l'éloigner d'ici ?

L I S E T T E.

Vous déplairiez à la comtesse, si elle en étoit instruite.... Damis lui plaît.

LE MARQUIS.

Il est donc bien aimable !

L I S E T T E.

Au moins autant que vous.... Il n'a qu'un seul défaut... Il est jaloux , & jaloux à l'extrême.

LE MARQUIS.

Et la comtesse le souffre avec un pareil défaut ?

(16)

L I S E T T E.

C'est celui qui flatte notre vanité.

L E M A R Q U I S.

Tu crois que je ne peux l'emporter sur le favori ?

L I S E T T E.

Vous aurez beaucoup de peine.

L E M A R Q U I S.

Ah, Lifette, ma chère Lifette !... si tu m'aides un peu, je te réponds du succès. (*voyant le comte.*) Mais voici le comte.... Chut.... ne lui parle de rien....

SCENE V.

L E C O M T E, les précédens.

L E C O M T E.

M A R Q U I S, tout est terminé. (*à part.*) Bon ! voilà Lifette.

L E M A R Q U I S.

As-tu paru content ?

L E C O M T E.

On nous porte aux nues. (*à Lifette.*) Lifette ?

L I S E T T E.

Que me voulez-vous ?

L E C O M T E.

On a pour nous l'estime la plus profonde. (*à Lifette.*) As-tu prévenu la comtesse de mes sentimens ?

L E M A R Q U I S, au comte.

Ce n'est pas toi que l'on estime.

L E C O M T E.

Qui donc ?

L E

LE MARQUIS.

Ton argent.

L I S E T T E , *au comte.*

Reposez-vous sur moi.... vos amours iront bien.

LE MARQUIS , *à Lisette.*

Ne parlez point au comte de notre conversation.

L I S E T T E .

Il ne saura rien.

LE COMTE , *à Lisette.*

N'instruis point le marquis de ma bonne fortune.

L I S E T T E .

Il ne saura rien.

LE MARQUIS , *à Lisette.*

Peins-moi aux yeux de la comtesse sous les couleurs
les plus séduisantes.

L I S E T T E .

Je vous servirai avec zèle.

LE COMTE , *à Lisette.*

Peins-moi aux yeux de la comtesse sous les traits
les plus flatteurs.

L I S E T T E .

Je vous servirai avec zèle (*au comte.*)

LE MARQUIS , *à Lisette.*

Tu me le promets?

L I S E T T E , *au marquis.*

Foi de foubrette.

LE COMTE , *à Lisette.*

Tu me le jures?

L I S E T T E .

Foi de foubrette. (*voyant Damis s'avancer*) Mais ;
monieur le chevalier s'avance en ces lieux.... Retirez-

vous sur le champ... Il me voit avec vous... & sa
jalousie...

LE MARQUIS.

Non, je demeure... Je serai charmé de faire connois-
sance avec ce joli damoiseau, (d'un ton ironique) ce joli
chevalier.

LE COMTE.

Tel qu'on en voit tant.

L I S E T T E.

Point de sarcasmes... Retirez-vous sur le champ, ou
je vais céder la place.

LE MARQUIS.

Puisque tu le veux, je vais t'obéir.

L I S E T T E, *au marquis.*

Allez faire toilette; madame la comtesse va descendre...
(*bas.*) Revenez promptement.

LE MARQUIS.

Je reviens.

L I S E T T E, *au comte.*

Revenez promptement.

LE COMTE.

Je reviens.

LE MARQUIS, *au comte.*

Allons, comte. (*il lui fait signe de s'en aller.*)

LE COMTE, *au marquis.*

Allons, marquis.

LE MARQUIS, *s'en allant & montrant Damis.*

Laissons à ce galant chevalier le droit d'entretenir la
charmante Lisette.

SCENE VI.

DAMIS, LISETTE, LA COMTESSE.

DAMIS.

FORT bien, Lisette, fort bien !... Tu m'es attachée,
& tu éloignes de la comtesse ceux qui pourroient me
porter ombrage.

L I S E T T E.

Que voulez-vous me dire ?

DAMIS.

Tu ne me comprends pas certainement.

L I S E T T E.

Non.

DAMIS.

Effectivement... un traître ne comprend jamais lorsqu'il est découvert.

L I S E T T E.

Est-ce à moi que cette injure s'adresse ?

DAMIS.

A qui donc, perfide ? N'es-tu pas convaincue que je
t'ai trouvée seule, causant avec deux étrangers que la
comtesse accueille, & que tu protèges ?

L I S E T T E.

Qui vous l'a dit ?

DAMIS.

Qui me l'a dit ?... La demande est plaisante !...
N'ai-je pas vu, sur leur visage rayonnant de gaieté, la sa-
tisfaction de deux amans favorisés.

L I S E T T E.

Vous êtes bon physionomiste, à ce qu'il me semble.

D A M I S.

Tu en conviens encore.

L I S E T T E.

Je conviens de tout ce qu'il vous plaira... Vous êtes si peu raisonnable, qu'il faut avoir pitié de vos caprices, & vous juger avec moins de sévérité que l'on ne jugeroit un homme de sang-froid, & que la passion n'aveugle pas.

D A M I S.

Je suis jaloux, n'est-ce pas ?

L I S E T T E.

A l'extrême.

(Ici l'on apperçoit la comtesse paroître , & qui écoute mystérieusement.)

D A M I S.

Quoi ! c'est être jaloux que de chercher à se convaincre qu'une confidente ingrate trahit nos sentimens ?

L I S E T T E.

Fort bien... Vous rendez hommage à ma fidélité.

D A M I S.

Elle me joue encore... sa fidélité !... & je la vois s'entretenir avec mes rivaux, leur parler avec indignation... & je la vois, je n'ose le dire, leur annoncer peut-être l'heure que j'ai tant désirée, & qui doit à jamais fixer ma peine & ma honte. *(prenant Lisette par le bras)* Tu es la plus méchante, la plus infidèle...

L I S E T T E, *riant.*

Et adroite... Ah ! ah !

D A M I S.

Au moins autant.

L I S E T T E.

Je le crois : l'adresse est l'ame de l'intrigue.

D A M I S.

Et l'or, l'ame de la foudrante.

(21)

L I S E T T E.

Je ne puis supporter plus long-temps vos outrages. . .
Ou sortez d'ici. . . . ou moi-même je quitte madame la
comtesse.

D A M I S.

Il faudra que je lui demande excuse. . . A une sou-
brette !

L I S E T T E.

Une soubrette est une honnête femme.

D A M I S.

Et non pas femme honnête.

L I S E T T E.

C'en est trop. (*voyant la comtesse*) Madame, vous
arrivez à propos.

L A C O M T E S S E , à *Lisette*.

Rentrez : j'ai tout-entendu.

L I S E T T E , à *Damis*.

Adieu , monsieur le jaloux.

D A M I S , à *part*.

Je suis perdu.

L I S E T T E , s'en allant.

Il est pris.

SCENE VII.

LA COMTESSE, DAMIS.

L A C O M T E S S E.

VOUS avez une prudence admirable.

D A M I S , *inclinant la tête*.

Ah , comtesse !

B

LA COMTESSE.

Non... vous deviez joindre l'effet à vos insultes...
Il falloit frapper Lifette.

DAMIS.

Que je suis humilié !

LA COMTESSE.

Vous êtes cependant ce chevalier si honnête, si délicat,
qui veut que l'on soit touché de ses procédés.

DAMIS.

Je vous demande mille excuses.

LA COMTESSE.

Vous excusez ! moi !... Plutôt ne vous plus recevoir,
& ne plus entendre vos scènes extravagantes... Il vous
fied bien de veiller sur ma conduite, & d'exiger de ma
confidente le récit de mes actions.

DAMIS.

Je n'ai rien demandé à Lifette.

LA COMTESSE.

J'ai tout entendu... Vous cherchiez en vain à vous
disculper, que vous n'effaceriez jamais de ma mémoire vos
légèretés.

DAMIS.

Je le fais, adorable comtesse. J'ai commis une incon-
séquence... mais l'amour n'est-il pas excusable ?

LA COMTESSE.

Vous appelez inconséquence une faute grave, votre
emportement contre Lifette, qui est innocente, & que
vous voulez forcer à des aveux imprévus.

DAMIS.

Je ne lui ai fait que de simples questions.

LA COMTESSE.

Sur moi !... Et quel droit avez-vous de l'interroger sur
ses démarches ?

D A M I S.

Aucun.

L A C O M T E S S E.

Pourquoi donc lui demandez-vous ce qu'elle disoit au comte, au marquis ? Pourquoi lui témoigner de la jalousie, lorsque vous n'êtes pas encore certain d'être aimé ?

D A M I S.

J'ai tort, j'en conviens... Pardonnez à la passion la plus vive, la plus respectueuse, les égaremens auxquels je me livre.

L A C O M T E S S E.

Non, vous ne m'aimez pas... Si vous aviez pour moi quelque attachement, ne seriez-vous pas plus discret, & ne ménageriez-vous pas ma réputation, qui doit vous être chère à plus d'un titre ?

D A M I S.

Ah, comtesse ! l'amour est aveugle & indiscret sans méchanceté.

L A C O M T E S S E.

Qu'importe le motif, quand le mal s'effectue ? Pensez-vous que le public, dont la délicatesse est extrême, souffre sans murmurer que les bienfaisances soient violées, que le respect, dont la bienveillance honore notre sexe, soit oublié, & qu'un amant, qui n'a reçu ce titre que de lui, se permette des discours légers sur celle qui a pu le captiver, & laisse à soupçonner, par ses indiscretions, qu'il existe une intimité parfaite, lorsqu'il ignore même si l'on est sensible à ses feux.

D A M I S.

Je sens le prix de vos leçons, & je vous jure...

L A C O M T E S S E.

Ne jurez pas, chevalier... vous démentiriez bientôt votre serment.

D A M I S.

Hé bien, sans serment, je me rends pour la vie à vos conseils.

LA COMTESSE.

Je ne vous en crois pas plus : dernièrement , vous me promîtes d'être circonfpect , de me voir indifféremment , de ne pas toujours avoir les yeux attachés sur moi cependant , le lendemain vous ne cessâtes de m'observer , d'être toujours à mes côtés , d'épier tous mes regards . . . Si je faisois un pas , vous me suiviez . . . enfin , vous étiez tout à moi .

DAMIS.

Est-il possible d'être autrement à l'objet qu'on aime ?

LA COMTESSE.

J'en conviens . . . mais il suffisoit que je vous eusse prévenu de paroître indifférent . . .

DAMIS.

Lorsque je vous vois , suis-je maître de moi-même ?

LA COMTESSE.

(*A part.*) Il m'intéresse . . . Chevalier , je veux bien encore vous pardonner Mais dites-moi est-ce aussi l'ascendant que j'ai sur vous , qui vous irrite contre le comte & le marquis , qui vous engage même à haïr le baron , celui enfin d'entre eux , qui le premier m'adresse un compliment ?

DAMIS.

C'est qu'il n'est pas de moi .

LA COMTESSE.

Vous êtes donc toujours jaloux ?

DAMIS.

Non ; mais je déteste ceux qui m'envient l'instant de vous entretenir , & parviennent à vous plaire .

LA COMTESSE.

Je vous le répète . . . un jaloux ne me plaira jamais . . . Si vous n'êtes pas dans l'intention d'être l'ami des personnes aimables que je reçois chez moi . . . à votre

humeur peu civilisée ne peut s'accoutumer au ton décent de la bonne société, je vous prie de vous retirer.

D A M I S.

Que dites-vous ?

L A C O M T E S S E.

Oui. . . vous devez croire que je vous apprécie. Craignant de me contrarier dans ces momens, vous faites éclater votre ressentiment sur ceux qui m'environnent. . . Cette précaution naît de celle de me déplaire. . . Mais si je vous appartenais, vous manqueriez d'égards envers moi. . . vous croiriez avoir acquis le droit que vous n'osez prendre aujourd'hui, & je serois victime de vos caprices & de vos fantaisies.

D A M I S.

Vous vous trompez, adorable comtesse. . . . si vous prononcez un jour le tendre aveu après lequel je soupire depuis si long-temps, foyez convaincue que je mettrai ma félicité à me rendre digne de vous & de vos bontés.

L A C O M T E S S E.

Je veux bien encore me rendre. . . Vous connoissez mon cœur, chevalier ! Je suis bonne, & je vous pardonne tout, généralement tout.

D A M I S.

Quel excès de générosité !

L A C O M T E S S E.

Oui, mais plus de jalousie. . . devenez aimable, doux, complaisant. . . . Recevez vos rivaux avec amitié, & foyez persuadé que la contrainte blesse notre sexe, & que la liberté répond de nos sermens.

D A M I S.

Je n'en crois rien.

L A C O M T E S S E.

Rappelez-vous ce que je disois hier. . . Une femme trompe l'œil du plus surveillant ; & la seule idée de l'esclavage, fait naître celle de l'infidélité.

D A M I S.

Vous avez raison, comtesse.... & je me pénétre de cette vérité.... (*d'un ton bas*) Mais à propos, contentez-moi : que vouloient à Lifette, le comte & le marquis ?

L A C O M T E S S E.

Comment, encore inquiet ?

D A M I S.

Non, du tout.

L A C O M T E S S E.

A quoi bon renouveler cette demande ?

D A M I S.

Un motif de curiosité....

L A C O M T E S S E, *l'interrompant.*

Dites plutôt de jalousie.... Vous le voyez.... vous ne pouvez vous contraindre.... Dans le même instant où vous condamnez votre aveuglement, vous y retombez... Qu'un jaloux est à plaindre !

D A M I S, *désespéré.*

Ayez donc pitié de moi.

L A C O M T E S S E.

Je dois plutôt vous corriger d'un vice insupportable, & qui fait votre honte.

D A M I S.

Je prévois pour quel motif vous me cachez l'entretien de Lifette & du marquis.

L A C O M T E S S E.

Je prévois, moi, que vous ferez toujours malheureux... le plus léger soupçon vous semble une certitude. Votre imagination incertaine se forge des fantômes, & vous cause un tourment perpétuel.... (*après un moment de réflexion*) Mais si le comte & le marquis arrivoient à l'instant, que diriez-vous, chevalier ?

D A M I S.

Ce que je dirois?... cette précaution me décele que mes soupçons n'étoient que trop fondés, & que vous affligez avec plaisir l'amant le plus tendre & le plus sensible.

L A C O M T E S S E, *à part.*

Qu'il me connoît mal! (*voyant le comte & le marquis*)
Ah, le comte & le marquis paroissent....

(*Le comte & le marquis sont parés, & s'avancent à pas lents.*)

D A M I S.

Voilà donc l'énigme expliquée.... La perfide Lisette donnoit à ces messieurs l'heure du rendez-vous.

L A C O M T E S S E.

Cela peut être.

D A M I S, *furieux.*

C'en est trop.... vous abusez de l'empire que vous avez sur moi.

L A C O M T E S S E.

Ne vous emportez pas.... Point de ces grands sentimens, je vous prie, de ces fadeurs romanesques.

D A M I S.

Le comte, le marquis arrivent: je vous ennuie.

L A C O M T E S S E.

Vous l'avez dit.

D A M I S, *feignant de s'en aller.*

Hé bien, je cède la place.

L A C O M T E S S E.

Quoi! vous fuyez déjà?

D A M I S.

Voulez-vous que je sois témoin du bonheur de mes rivaux, & que je vous voie leur accorder des faveurs

dont vous me privez ! Ah ! plutôt mille fois vous oublier , & renoncer à vos charmes . . .

(Il sort furieux , & ne répond point au salut du comte & du marquis.)

LA COMTESSE , à part.

Il sort furieux , & reviendra bientôt. Je suis certaine de son cœur Accablons de bontés les nouveaux courtisans , & que tous deux servent d'épreuve à la fidélité du chevalier.

SCENE VIII.

LA COMTESSE , LE MARQUIS , LE CHEVALIER.

(Le marquis & le comte font une profonde inclination.)

LA COMTESSE , se trouvant entre eux deux.

ENFIN, vous paroissez, comte, toujours brillant, toujours aimable.

LE COMTE.

Ah, comtesse ! de grace , ménagez ma modestie.

LA COMTESSE.

Et la vôtre, marquis, doit rougir souvent.

LE MARQUIS.

On n'est pas plus obligeante que vous.

LA COMTESSE.

Avez-vous vu fortir Damis ?

LE COMTE.

Ce petit chevalier ?

LE MARQUIS.

Ce jeune homme qui joue le passionné ?

LA COMTESSE

Oui, ce jeune homme.

LE MARQUIS.

Il a l'air furieux.

LE COMTE.

Auroit-il mérité votre disgrâce ?

LA COMTESSE.

Imaginez-vous qu'il veut m'aimer, & s'avise d'être jaloux.

LE MARQUIS.

Quel être bizarre !

LE COMTE.

Le petit monstre !... Vous l'avez sûrement congédié.

LA COMTESSE.

Non ; il s'en est allé... Malgré ses extravagances, je lui veux du bien, & beaucoup.

LE COMTE.

Vous avez l'ame trop délicate pour penser autrement.

LA COMTESSE.

Trêve de galanterie... (*au comte seul*) Je vous fais bon gré de votre visite.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Je dois m'en féliciter.... Jamais vous ne me parûtes plus belle.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Marquis, je vous vois avec plaisir.

LE MARQUIS.

Peut-il égaler le mien ?... Jamais vous ne fûtes plus séduisante.

LA COMTESSE.

Je suis cependant excédée de fatigue.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc fait ?

LA COMTESSE.

J'ai lu le charmant ouvrage que vous me remîtes hier.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Comment le trouvez-vous ?

LA COMTESE.

Excellent.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Comment le trouvez-vous ?

LA COMTESSE.

Merveilleux. (*au marquis*) De qui est-il ?

LE MARQUIS.

De moi.

LA COMTESSE, *au comte.*

Qui l'a composé ?

LE COMTE.

C'est moi.

LA COMTESSE, *à tous deux.*

Quels sont les auteurs ?

LE MARQUIS & LE COMTE, *ensemble.*

Tous deux, comtesse.

LA COMTESSE.

(*à part.*) Ils se trompent eux-mêmes.... Tous deux pécitez d'esprit.

LE MARQUIS.

Le Mercure l'a déjà dit.

LA COMTESSE.

Le Mercure ment quelquefois.... mais je vous en crois sur parole.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Convenez, comtesse, que l'ouvrage que j'ai soumis à votre jugement, annonce le plus grand génie.

LA COMTESSE.

L'originalité du plan , les brocards adroits , les épi-grammes délicates & mordantes dont il est parsemé ; tout enfin m'a séduit. . . . Je n'aurois pas pour vous l'amour le plus vif , que votre esprit enchanteur m'auroit donné des fers.

LE COMTE.

(*à part.*) Je triomphe. . . . Je ne me défends pas de ces louanges. . . . mon génie est à moi.

LE MARQUIS , *à la comtesse.*

Convendez avec moi , comtesse , que l'illustre almanach que j'ai soumis à vos lumières , m'assure une place au temple de mémoire.

LA COMTESSE.

Soyez-en certain , marquis. . . . Richesses d'expression ; tours ingénieux , traits sublimes , satyres piquantes ; tout y est prodigué ; tout enfin y respire le talent.

LE MARQUIS.

Votre sentiment , comtesse , me pronostique celui de la postérité.

LA COMTESSE , *à tous deux.*

Oui , messieurs , vous survivrez à vous-mêmes.

LE COMTE & LE MARQUIS , *ensemble.*

Nous ne mourrons point.

LA COMTESSE.

L'envie seule vous persécutera.

LE MARQUIS.

Ses traits viendront tomber à nos pieds.

LA COMTESSE.

Je crains qu'elle ne nuise à votre réputation.

LE COMTE.

Ses efforts seront vains :

Zoïle contre Homère en vain se déchaîna ;

Et la palme du Cid : malgré la même audace ;

Croît & s'élève encore au sommet du Parnasse.

LA COMTESSE.

Cet hommage rendu aux manes du grand Corneille ,
vous rassure , n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Cet hommage est foible... c'est un petit in-promptu.

LA COMTESSE.

Comte , vous ferez immortel... j'en suis maintenant con-
vaincue.. l'auteur divin de la Métromanie déjà revit en vous.

LE COMTE , *à part.*

Quelle humiliation !

LE MARQUIS.

La comtesse a dit vrai... ces vers sont de Piron.

LE COMTE.

De moi , te dis-je ?

LA COMTESSE.

N'en rougissez pas... Vous n'êtes pas le seul qui
commettez ces petits larcins.

LE COMTE.

Ce n'est pas avec intention... c'est tout au plus..

LE MARQUIS.

Un souvenir.

LE COMTE.

Le marquis a raison... (*à la comtesse*) Mais , com-
tesse... occupons-nous de mon bonheur... Etes-vous
déterminée à recevoir mes vœux ? Puis-je espérer , pré-
tendre à votre main !

LA COMTESSE.

Je ne peux m'expliquer ; le comte nous entendroit.

LE COMTE , *à part.*

Elle est prudente.

LE

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Comtesse, le temps s'écoule, & vous ne répondez pas à ma tendresse... Puis-je prétendre au bonheur de vous obtenir ?

LA COMTESSE.

Je n'ose vous faire part de mes sentimens... le comte nous écoute.

LE MARQUIS.

Quelle prévoyance !

SCENE IX.

LISETTE, *les précédens.*

LISETTE, *à la comtesse.*

M. le chevalier demande à vous parler.

LA COMTESSE.

Déjà Damis !... Faut-il le recevoir ?

LE MARQUIS.

Ce petit bon-homme.... Ah ! délivrez-nous de sa monotonie insupportable !

LE COMTE.

Il nous accablera d'ennuis.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Je saisis cette occasion pour éloigner le comte. (*au comte.*) Je saisis cette occasion pour éloigner le marquis, (*à Lisette.*) Oui ; fais entrer. (*elle sort.*)

(*au comte & au marquis.*)

Je vous prierai seulement de me quitter pour un instant.

LE COMTE.

Vous l'exigez, comtesse, & pour le chevalier.

(34)

LA COMTESSE, *au comte qui se retire.*

Revenez bientôt, & sans le marquis : je vous attends
au plutôt, & sans le chevalier.

(ils sortent.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE seule.

LES méchans ! Ils se traitent d'amis, & se trompent
eux-mêmes.... Ah, Damis !

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

VOUS revenez enfin !

DAMIS.

Peut-on s'éloigner de vous ?.... (*d'un air piqué.*) La
conversation du comte & du marquis a dû vous intéresser
vivement.

LA COMTESSE.

Quoi ! déjà des questions.... (*faisant une profonde
révérence.*) (Elle sort.)

SCÈNE XII.

DAMIS seul.

JE n'en puis plus douter.... je suis haï... mes rivaux
me sont préférés.... Ah, perfide comtesse !.... Quel
crime ai-je donc commis pour mériter votre haine ! Vous
cherchez, par votre indifférence, à me forcer à rompre
la chaîne qui m'attache à vous ; mais vous n'y parviendrez
jamais.... O amour ! quel est ton empire sur une ame

senfible ! Peut-être par fierté je la dédaignerai ; mais la fierté me tiendra-t-elle lieu de ce que j'aime ? Je suis jaloux , je le fais ; l'est-on , dès qu'on n'aime pas ?

SCENE XIII.

FOLLICULE, DAMIS.

FOLLICULE, *arrétant Damis.*

MONSIEUR.

DAMIS.

Que voulez-vous ?

FOLLICULE.

Monseigneur est-il curieux de nouveautés ?

DAMIS.

Non : retirez-vous.

FOLLICULE.

Monseigneur n'est donc pas littérateur ?

DAMIS.

Laissez-moi , vous dis-je.

FOLLICULE.

Encore , monseigneur ?

DAMIS.

Qui êtes-vous enfin ? (*à part.*) Je ne pourrai m'en débarrasser.

FOLLICULE.

Colporteur des ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Le sot métier !

FOLLICULE.

Je le fais. (*tui montrant une brochure.*) Monseigneur veut-il acheter un ouvrage que tout Paris admire ?

C a

D A M I S.

Et que personne ne lit... Quel est-il ?

F O L L I C U L E.

Le petit Almanach des , &c.

D A M I S , *l'interrompant.*

Arrête.... Et tu as la bassesse de distribuer ce monstre périodique !

F O L L I C U L E.

Je ne suis pas coupable , moi.... je ne suis que l'instrument dont on se sert.

D A M I S.

Instrument vil & méprisable !

F O L L I C U L E.

Aussi sommes-nous au-dessus de l'opinion.

D A M I S.

Dis plutôt.... au-dessous des autres hommes. Voyons la brochure. (*Follicule lui donne.*) Combien ?

F O L L I C U L E.

Six écus.

D A M I S.

Nos meilleurs ouvrages coûtent moins.

F O L L I C U L E.

C'est qu'ils ne se vendent pas sous le manteau.

D A M I S.

Les gens de ton espèce en ont besoin pour n'être pas reconnus.

F O L L I C U L E.

Tout ce qu'il vous plaira , monseigneur.

D A M I S , *examinant la brochure.*

L'auteur ne se nomme point.

F O L L I C U L E.

Le genre d'ouvrage ne le permet point.

D A M I S.

Apprends, maraud, qu'il est d'un lâche de ne pas avouer
ses écrits.

F O L L I C U L E.

Aussi les auteurs le font.

D A M I S.

Quels font-ils ?... leur qualité ?

F O L L I C U L E.

Ils n'en ont point.

D A M I S.

Leur nom ?

F O L L I C U L E.

Chut.... ceci est mon secret.

D A M I S.

Comment ! tu crains de nommer ceux qui se dégradent
par leur bassesse !

F O L L I C U L E.

N'importe, monseigneur.... je suis forcé au silence....
ils me font vivre, & moi, je les fais vivre.

D A M I S.

Vous vous valez donc.

F O L L I C U L E.

A peu près.

D A M I S.

Mais encore, ne pourrais-tu me les faire connoître ?

F O L L I C U L E.

Vous êtes trop pressant pour que je vous résiste....
Apprenez le fin de mon commerce. Vous allez payer la
brochure.

D A M I S.

Oui.

F O L L I C U L E.

Il faut me payer pour connoître les auteurs.

D A M I S.

Quel usage !

F O L L I C U L E.

C'est une ressource , au moins , quand l'ouvrage ne vaut rien.

D A M I S.

Allons , instruis-moi. . .

F O L L I C U L E, *faisant le geste d'un homme qui demande de l'argent.*

Auparavant. . .

D A M I S, *lui donnant de l'argent.*

Tiens.

F O L L I C U L E.

Puisque vous êtes aussi généreux , vous faurez mon secret.

Deux étourdis , l'un de vile extraction , l'autre bien né , réunis par l'amour des plaisirs & le penchant naturel de faire des dupes. . .

D A M I S.

Ce penchant est généreux.

F O L L I C U L E.

Jetés au hasard dans la capitale , & jaloux à l'excès de briller , ils ont suivi la marche ordinaire , ont fait des dettes. . . Il a fallu payer. . . Comment faire ? . . . voilà l'embarras. . . Tous deux se rappellent ma réputation ; tous deux viennent me trouver , me font part d'un plan d'ouvrage. . . je leur trace moi-même. . . enfin ils le rédigent. . . Je lance le pamphlet ; il court le public. . . O rumeur poétique ! ô vengeance du Parnasse ! . . . On crie , on murmure , on menace. . . nos deux héros tout tremblans fuient ; l'un prend la qualité de comte , l'autre , celle de marquis.

D A M I S.

(*à part.*) Quelle ressemblance !

FOLLICULE,

Et se réfugient.

DAMIS,

Où?

FOLLICULE, *montrant du doigt l'hôtel.*
Dans cet hôtel.

DAMIS,

Et que font-ils maintenant?

FOLLICULE.

Ils se cachent, & sortent rarement.

DAMIS.

(à part.) Ce sont eux.... Et leur véritable nom?

FOLLICULE.

De Fluminol, de Campanet.

DAMIS,

Voici de grands noms.

FOLLICULE.

Je vous en réponds, & leurs œuvres en sont dignes....
Si vous aviez besoin, monseigneur, de quelques couplets,
madrigaux, charades, & sur-tout satyres contre les fem-
mes.... Parlez dans l'instant, je vous fers.

DAMIS.

(à part.) Il me vient une idée. (à Follicule.) Je voudrais
avoir une diatribe sanglante contre une coquette.

FOLLICULE.

Infidelle.... la paierez-vous bien?

DAMIS.

Tout ce que tu voudras.

FOLLICULE.

Restez ici.... je suis à vous.

DAMIS,

Où vas-tu?

FOLLICULE.

Chez mes ouvriers.

DAMIS.

Si la pièce n'est pas faite ?

FOLLICULE.

Soyez tranquille , leur ouvrage est plein de nouveautés.
(*en s'en allant.*) J'en connois une qui vous conviendra.

DAMIS.

Dépêches-toi..... je t'attends.

FOLLICULE.

Je reviens, monseigneur.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

DAMIS, seul.

QUELLE aventure bizarre ! je n'en peux revenir !.....
Ces personnages ont eu l'art de m'en imposer..... Et
moi, franc timide, je respectois en eux la qualité.....
ô séjour d'intrigues !..... Que je sens maintenant le prix
de l'expérience !.... (*réfléchissant*) Le projet que je conçois
les démasquera aux yeux de la comtesse, les punira de
l'avoir abusée, me vengera de leur dédain, &

SCENE XV.

FOLLICULE, DAMIS.

FOLLICULE, *ayant un papier à la main*
& courant.

DAMIS.

DEJA ! que tu es prompt !

FOLLICULE *remet ce papier à Damis.*
J'ai les ailes de Pégase.

(41)

D A M I S.

Que te faut-il?

F O L L I C U L E.

Par leur bonté, les vers sont impayables.... Mais donnez-moi....

D A M I S, *lui jetant une bourse.*

Tiens, tu seras content.

F O L L I C U L E.

Monseigneur paie en connoisseur.

D A M I S.

Ne perdons pas de temps.... retirons-nous. Vengeons-nous de l'audace de mes rivaux, & que leur propre méchanceté les trahisse!...

(Il sort.)

F O L L I C U L E.

Si je puis être, par la suite, utile à monseigneur.... je demeure rue de la Calomnie, hôtel des Méchants.

(Ici l'on entend le comte crier & se plaindre comme quelqu'un qu'on bat.)

Je suis sûr que c'est un de nos écrivaciers que l'on toise de la bonne manière.

SCÈNE XVI.

LE COMTE, FOLLICULE.

F O L L I C U L E.

E S T - C E vous que j'entendois ?

LE COMTE, *faisant les signes d'un homme qui a encore mal aux épaules.*

Oui....

F O L L I C U L E, *remuant le bras.*

On vous a....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Un peu.

FOLLICULE.

Aussi, pourquoi sortez-vous ? Je vous avois prévenu.

LE COMTE.

Ne nous arrêtons pas à ces bagatelles. L'habitude est une seconde nature. Le passant vous a-t-il satisfait ?

FOLLICULE.

Certainement.

LE COMTE.

Partageons, mon cher Follicule.

FOLLICULE.

Il m'a donné fort peu.

LE COMTE.

Vous vous plaignez toujours.

FOLLICULE.

C'est avec raison. . . . Moi, publiquement, je vous vante ; mais en particulier, je sens bien qu'on vous paie.

LE COMTE.

Plus que je ne vaux. . . . Mais partageons.

FOLLICULE.

Je vous promets de vous en tenir compte.

LE COMTE.

N'en parlez pas au marquis. . . . soufflons-lui.

FOLLICULE, *l'interrompant.*

Reposez-vous sur moi pour la distribution.

LE COMTE.

Passons sur cet objet. . . . Follicule, j'ai un secret à vous confier.

FOLLICULE.

Quel est-il ?

LE COMTE.

Un secret de la plus grande importance....

FOLLICULE.

Soyez convaincu de ma discrétion.

LE COMTE.

Apprenez, mon cher ami, que depuis mon arrivée ici que j'ai fait la cour à une comtesse aimable qui demeure là, (*il montre l'appartement de la comtesse*) que cette comtesse éprise de mon esprit, de mes qualités, est folle de moi.

FOLLICULE, *surpris.*

N'en imposez-vous pas? Car en fait de bonnes fortunes....

LE COMTE.

Je dis la vérité.... le marquis ignore tout. Il faut, mon cher Follicule, que vous l'empêchiez de venir ici.

FOLLICULE.

Je suis étonné de ce que vous me dites. Par quel charme l'avez-vous séduite?

LE COMTE.

En flattant sa vanité.... mon génie a aplani toutes les difficultés.

FOLLICULE.

Il faut convenir que vous êtes heureux!

LE COMTE.

Grace à mes talens.

FOLLICULE.

A votre imprudence, plutôt.

LE COMTE.

Tout comme vous le voudrez; mais maintenant obligez-moi, & je me rappellerai toute ma vie le service que vous me rendrez.

FOLLICULE.

Qu'exigez-vous?

LE COMTE.

Dans cet instant, je vous prie seulement d'aller entretenir le marquis & de l'empêcher de sortir. . . . La comtesse doit se rendre ici, & je dois y recevoir l'aveu de ses sentimens. . . . Déjà le marquis, par sa présence, a retardé ce moment. . . . Faites vos efforts pour le retenir.

FOLLICULE.

Ce mariage inattendu le surprendra.

LE COMTE.

Et mes créanciers...

FOLLICULE.

Vous en estimeront davantage. La comtesse est-elle riche ?

LE COMTE.

Très-riche. . . . Et soyez persuadé que je serai reconnaissant envers vous. . . . Dès ce jour même je vous admetts à ma table.

FOLLICULE.

Comme je l'ai fait pour vous pendant long-temps.

LE COMTE.

Avec la même générosité.

FOLLICULE.

Vos sentimens me ravissent. . . . Disposez de moi. . . . (il sort.) Je vole vers le marquis.

(Dans le même instant que Follicule rentre, le marquis paroît sur la scène en sortant par une porte plus haut, & la comtesse de son appartement. . . . Il faut que le comte & le marquis ne s'aperçoivent pas, & que la comtesse se place entr'eux.)

SCENE XVII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *au comte.*

A merveille, comte, je craignois que vous fassiez en retard.

LE COMTE.

Vous me faites injure, comtesse.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Je soupçonnois que vous oublieriez.....

LE MARQUIS.

Ce soupçon me blesse.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Enfin, comtesse, m'annoncez-vous l'heure de mon bonheur ?

LA COMTESSE.

Qu'il est difficile d'être indifférente en vous voyant ?

LE COMTE, *à part.*

Je la tiens dans mes filets.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Enfin, comtesse, serois-je heureux ?

LA COMTESSE.

Aussi aimable que vous l'êtes, vous devez pressentir ma réponse.

LE MARQUIS, *s'inclinant.*

Nous terminerons donc ce soir ?

LA COMTESSE.

Non, ce n'est point mon intention..... j'ai arrangé tout pour le mieux.

LE COMTE, à la comtesse.

Est-ce ce soir que vous mettez le comble à mes desirs?

LA COMTESSE.

Je demande votre avis. (au marquis) Allez faire toilette de cérémonie..... Revenez sur le champ, & je vous conduit chez mon notaire.

LE COMTE, à la comtesse.

Vous le devinez.....

LE MARQUIS.

Et là.

LA COMTESSE.

Là, nous passerons le contrat de mariage, & demain... Je suis à vous..... ne perdez pas de temps.....

LE MARQUIS.

Saisissons le moment..... Je me rends à vos ordres sur l'heure. (il lui baise la main) Toujours reconnoissant & plus amoureux que jamais. (il part avec vivacité.... la comtesse le regarde & se tourne de manière qu'elle le dérobe à la vue du comte.)

LE COMTE, à part.

Je n'en doute plus..... la fortune m'est enfin favorable... Ah, marquis!..... que tu seras étonné!....

(Après que le marquis est sorti.)

LA COMTESSE.

Comte, vous voyez avec quelle franchise & prédilection je vous parle.

LE COMTE.

Je suis touché de vos bontés.

LA COMTESSE.

Mais, aussi, j'ai une grâce à vous demander.

LE COMTE.

Comptez sur mon empressement à vous satisfaire.

LA COMTESSE.

Vous êtes jeune, & je dois me mettre à l'abri de la critique..... J'exige qu'un de vos parens approuve notre union.

LE COMTE.

Autre embarras.

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez me refuser..... Ce n'est pas que je doute..... Ah, comte!....

LE COMTE, *à part.*

Ne perdons pas ici la tête..... Je fais trop ce que je vous dois pour me refuser à vos desirs.

LA COMTESSE.

Je vous l'avoue..... c'est pour notre tranquillité réciproque.....

LE COMTE.

Je vais, comtesse, pourvoir à tout. J'envoie chercher sur le champ le baron de Campeville.

LA COMTESSE.

Quel est ce grand nom ?

LE COMTE.

[Celui de mon oncle, seigneur très-haut & très-puissant.

LA COMTESSE.

Il suffit qu'il vous appartienne.

LE COMTE.

Et qui me comble de son amitié.

LA COMTESSE.

Demeure-t-il loin ?

LE COMTE.

Fort près d'ici.

SCENE XVIII.

L I S E T T E, les précédens.

L I S E T T E, *sans être apperçue du comte.*

M A D A M E.

L A C O M T E S S E.

Que me veux-tu ?

L I S E T T E.

Une lettre de M. le chevalier.

L A C O M T E S S E.

Rentre.... je te suis.... (*elle rentre.*) (*au comte.*)
 Comte.... agissez avec célérité.... De mon côté, je
 vais tout ordonner pour vous recevoir.... (*Le comte lui
 baise la main.... elle rentre.*)

L E C O M T E.

Ma foi, cher Fluminol.... vogue la galère.... ton
 deslin est changé.... Plus de peine, plus de misère; je
 touche à la fortune.... Plus de Muses, d'Apollon, je
 touche à la grandeur.... Mais il me faut un baron pour
 oncle, où le trouver?

SCENE XIX.

FOLLICULE, LE COMTE.

FOLLICULE.

J E n'ai pas vu le marquis.

L E C O M T E.

Sûrement il étoit parti.

FOLLICULE.

Et vos amours ?

L E

LE COMTE.

Ont réussi... J'épouse.

FOLLICULE.

Foi d'honnête homme !

LE COMTE.

Foi d'honnête homme.

FOLLICULE.

Quand ?

LE COMTE.

Ce soir.

FOLLICULE.

Le tour est impayable... C'est pourtant la qualité
qui vous vaut cette bonne fortune ; ah, pauvre femme !

LE COMTE.

Et mon esprit.

FOLLICULE.

Vous en avez maintenant.

LE COMTE.

Mais parlons sérieusement... Je n'ai plus qu'une
seule difficulté à vaincre.

FOLLICULE.

Vous n'êtes pas encore au port, & vous ferez nau-
frage avant d'y arriver... Quelle difficulté !

LE COMTE.

La comtesse veut qu'un de mes parens soit témoin de
notre hymen.

FOLLICULE.

Et vous n'en avez point... n'importe ; reposez-vous
sur moi... Comte, marquis, duc, financier, chevalier,
haut & puissant seigneur ; enfin, parlez... Je me donne
le titre qu'il vous plaira.

LE COMTE.

J'ai déjà annoncé à la comtesse l'arrivée du baron de Compeville, mon oncle prétendu.

FOLLICULE.

N'est-ce qu'un baron ?... J'en prends la qualité.

LE COMTE.

Et le ton, les airs ?

FOLLICULE.

Me sont familiers. Assis dans l'antichambre, & les entendant de loin, je perds ce qu'ils disent... mais j'épie leurs gestes, leurs mouvemens.

LE COMTE.

Et les habits, où les trouverez-vous ?

FOLLICULE.

On en loue... Vous connoissez bien peu l'usage... Soyez tranquille... talons rouges, grands plumets, épée de longueur ; rien ne manquera à mon ajustement.

LE COMTE.

L'illusion sera donc parfaite ?

FOLLICULE.

Je vous en réponds.

LE COMTE, *feignant de s'en aller.*

Dépêchons-nous, M. le baron.

FOLLICULE.

Pas encore... je vous prie... la qualité doit suivre l'habit.

SCENE XX.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE, *une lettre à la main.*

AH, l'ingrat ! aurois-je jamais cru qu'il m'eût offensée de cette manière... Je le soupçonnois doux, honnête, plein de sentimens... sa jalousie étoit son seul crime,

& je le lui aurois pardonné, Lisette... mais m'adresser une lettre aussi injurieuse !

L I S E T T E.

Il est jeune, inconséquent.

L A C O M T E S S E.

Non, Lisette, tu cherches en vain à l'excuser. Il est indigne de mon amitié ; il est vrai... j'avois la foiblesse de l'aimer... sa douceur, sa simplicité, m'avoient prévenu pour lui ; mais le traître ne s'étoit offert à moi, sous des traits aussi séduisants, qu'afin de me tromper plus facilement.

L I S E T T E.

Madame, vous le jugez avec trop de tigueur.

L A C O M T E S S E.

Et cette lettre ne le rend-elle pas méprisable à mes yeux ? Le perfide m'insulte en vers ; il me semble que la prose eût suffi.

L I S E T T E.

La poésie peint mieux.

L A C O M T E S S E.

Pourquoi donc, lorsqu'il m'aimoit, ne me chantoit-il pas en vers ?

L I S E T T E.

Je l'ignore, moi, madame.

L A C O M T E S S E.

Mon parti est pris.... Il en coûte à mon cœur de renoncer au chevalier... Que veux-tu, Lisette ? Ma vanité, ma délicatesse, sont outragées de tes procédés ; je dois l'oublier... Le sacrifice est douloureux... mais ma tranquillité, la honte de l'affront que j'essuie, l'exigent de moi.

L I S E T T E.

Son inexpérience vous parle en sa faveur.

D 2

LA COMTESSE.

Non : les prières sont vaines. . . . Tu le sais : pour me convaincre de sa fidélité, j'ai feint d'aimer le comte & le marquis. . . . j'ai même fait plus. . . . Apprends que j'ai promis à l'un de l'épouser demain, & à l'autre ce soir. . . . Je les attends tous deux. . . . le comte même a prévenu son oncle. . . . Peut-être alors le badinage étoit poussé trop loin ; mais, dans ce moment, je m'en félicite. . . . Ce qui n'étoit que plaisanterie, devient une certitude ; & forcée, par mon ressentiment, de choisir entre le marquis & le comte, celui-ci devient mon époux.

L I S E T T E.

Quoi, madame ! vous prononcez aussi-tôt en faveur d'un homme que vous n'avez point aimé ?

L A C O M T E S S E.

Je n'ai point de raison à te donner. . . . ma vanité est outragée. . . . je me venge.

L I S E T T E.

Le pauvre chevalier en mourra de douleur.

L A C O M T E S S E.

Le désespoir est-il fait pour les ingrats ?

L I S E T T E.

Vous deviez lui pardonner.

L A C O M T E S S E, *feignant de lui donner la lettre.*

Cesse de m'implorer pour lui. . . . lis sa lettre. . . . (*voyant le comte & Follicule arriver, elle remet sa lettre dans sa poche.*) Non. . . . Voici le comte & ton oncle ; je vais être vengée.

L I S E T T E, *à part.*

Quel caprice ! . . . malheureux chevalier, que je vous plains !

SCENE XXI.

LA COMTESSE, LISETTE, FOLLICULE,
LE MARQUIS, LE COMTE.

Follicule , sous le nom de baron de Campeville , est dans un costume plaisant ; habit de velours rouge , chamarré d'or , une longue épée , &c. . . . le marquis a aussi une épée.

Le marquis entre par une autre coulisse que celle par où sont entrés le marquis & le baron. . . . La comtesse les salue.

(Tous se saluent.)

LE MARQUIS, *à part.*

VOICI le marquis, je crois.

LE COMTE, *à part.*

C'est le comte !

FOLLICULE, *à part.*

C'est le marquis !

LISETTE, *à part.*

Voici un baron de bien mauvaise mine.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Voici M. le baron , que j'ai l'honneur de vous présenter.

FOLLICULE.

Madame la comtesse , j'ai appris , avec une satisfaction étonnante , que mon neveu , ne dérogeant point à la naissance de ses ancêtres , alloit s'allier à un sang illustre & connu dans l'histoire.

LE MARQUIS.

C'est Follicule.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez... monsieur le baron... Je suis d'une noblesse assez estimée, sans être connue.

FOLLICULE.

Ah, madame la comtesse ! vous ne seriez pas revêtue de ces titres illustres, qui nous assurent, à nous autres gens de haut parage, l'estime & la considération du roturier, que vos qualités personnelles m'engageroient à applaudir au choix que vous avez daigné faire de mon neveu... (au comte.) Ce diable de marquis me regarde... (à la comtesse.) Le comte m'a tracé votre tableau, & je m'en rapporte assez à ses pinceaux.

LA COMTESSE.

M. le baron, l'amour s'aveugle quelquefois.

LE MARQUIS, à part.

Je ne comprends rien à cette scène. Ce baron est Follicule.

FOLLICULE, au comte.

Le baron parle seul.

LE COMTE.

Oui, charmante comtesse... je ne vous ai peint que d'après mon cœur, & j'ai encore affoibli vos traits.

LA COMTESSE.

Toujours galant, marquis.

FOLLICULE.

Oui, mon neveu est galantissime ; il me succède auprès des dames... aussi je l'institue mon seul & unique héritier.

LE MARQUIS, à part.

Je n'en reviens pas.

LE COMTE, à Follicule, montrant le marquis.

Pourvu qu'il ne dise rien.

FOLLICULE.

Je lui donne mes terres de Campeville, Grimpallier...
(le comte le remercie.)

LE COMTE.

Que de graces j'ai à vous rendre !

FOLLICULE.

Moi, je ne t'en demande qu'une.... c'est celle de rendre heureuse l'aimable comtesse qui t'accorde sa main.

LE MARQUIS, à part.

Quelle énigme !

LA COMTESSE, à Follicule,

Vos bontés fixent à jamais ma reconnaissance.

LE MARQUIS, à part.

Je n'y puis plus tenir.

FOLLICULE, au comte.

Voilà le marquis qui parle.

LISETTE, l'apercevant, à part.

Le baron me paroît suspect.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Comtesse, que veut ici le comte ?

LE COMTE, à la comtesse.

Comtesse, pourquoi le marquis se trouve-t-il ici ?

LA COMTESSE.

Ecoutez-moi.... Tous deux amis, vous cherchiez à me plaire.... j'avois eu pour tous deux de l'estime... Voulant faire un choix, j'ai interrogé mon cœur, & mon cœur a prononcé en faveur du comte.

LE MARQUIS, à part.

Il ne m'en a rien dit.... (à la comtesse.) Vous m'aviez promis....

LA COMTESSE.

Je le fais... mais est-on maître de son choix?...
 Vous êtes ami du comte... pardonnez-lui sa victoire.

FOLLICULE.

Quel sentiment!... Oui, il le doit.

LE MARQUIS.

Ah, comte!

SCENE XXII.

DAMIS, les précédens.

FOLLICULE.

QUEL est cet homme?

LE COMTE.

C'est un chevalier.

FOLLICULE, *au comte.*

C'est l'homme à qui j'ai vendu la satire.

LISSETTE, *à Damis.*

Avancez.

FOLLICULE, *au comte.*

Il va me reconnaître.

LE MARQUIS, *à part.*

Encore ce petit homme!

LE COMTE, *à Follicule.*

Gardez votre sang-froid, & jouez le grand seigneur.

LA COMTESSE, *à Damis.*

Comment osez-vous, monsieur, vous présenter ici?

DAMIS.

Pourquoi donc? Vous ne m'avez jamais ordonné de me retirer.

FOLLICULE, *au comte.*

Il me regarde bien.

LE COMTE.

Ne rougissez pas.

L I S E T T E , *à Damis.*

Excusez-vous.

L A C O M T E S S E .

Après l'injure que vous m'avez faite , & que je tairai
ici , par respect pour M. le baron. (*montrant Follicule.*)

D A M I S , *à part.*

Ce baron , je ne me trompe point. . . c'est ce coïpor-
teur.

FOLLICULE, *au comte.*

Il me lorgne.

LE COMTE.

Lorgnez-le aussi.

L A C O M T E S S E , *à Damis.*

Je suis surprise que vous ne rougissiez pas de paroître
ici.

LE COMTE.

La comtesse a raison.

D A M I S .

Votre discours m'étonne , comtesse. Je n'ai jamais eu
dessein d'offenser ce que j'aime , & j'eusse préféré perdre
la vie , plutôt que de vous contrarier un seul instant.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Comtesse , expulsez ce bon-homme.

FOLLICULE, *au comte.*

Nous sommes découverts.

LE COMTE.

Un peu d'impudence.

FOLLICULE, à la comtesse.

Quel est ce damoiseau... Délivrez-nous, comtesse.

L I S E T T E, à Damis.

Courage.

L A C O M T E S S E, à Follicule.

Un instant... (à Damis.) D'un seul mot, monsieur, je pourrais vous ordonner de sortir; mais je veux bien encore me justifier à vos yeux, vous rappeler mes bontés, vos torts & vos injustices... Je prends pour juge M. le baron. (*tirant la lettre de sa poche, & la donnant à Follicule.*) (*montrant Damis.*) Voilà ce que monsieur m'écrit... Lisez.

FOLLICULE, ouvrant la lettre au comte.

C'est la pièce que j'ai vendue.

L E C O M T E.

Lisez toujours, & hardiment.

FOLLICULE lit.

B O U T A D E.

En vain pour vous, Iris, je me suis enflammé;

Vous reçûtes mon cœur; je croyois être aimé.

Vous me juriez de répondre à ma flamme;

Mais que peut-on attendre d'une femme?

Un seul instant voit éclore ses feux,

Un seul instant aussi les voit s'éteindre.

Dès son berceau, possédant l'art de feindre,

Elle intéresse afin de tromper mieux.

Son estime naquit du sein de l'injustice,

Son bonheur d'un soupir, ses amours d'un caprice;

Et si, pendant un jour, éprise d'un amant,

Elle semble quitter l'art pour le sentiment,

C'est pour empoisonner sa vie.

Que je hais la coquetterie!

Une coquette est un tison d'enfer,

Que dans sa rage a vomé Lucifer.

LE MARQUIS, *surpris, à part.*
Cette pièce est de moi.

FOLLICULE, *remettant la lettre à la comtesse.*
Get étourdi n'a pas de sentimens.

LE COMTE.
Il mériterait bien qu'on le fit jeter....

FOLLICULE.
Par les fenêtres.

LE COMTE.
Bravo.

LA COMTESSE, *à Damis.*
Et vous êtes de sang-froid, lorsque vous devriez être couvert d'ignominie !

DAMIS.
Je suis innocent..... Vous avez cru que, par une impudence, j'aurois pu trahir la passion la plus vive, & méconnoître le prix de votre bienveillance..... Que vous lisez mal au fond de mon ame !

LA COMTESSE, *montrant la lettre.*
Mais cette lettre ?

FOLLICULE, *à part.*
Il veut s'excuser.

LA COMTESSE.
Ne dépose-t-elle pas contre vous ?

DAMIS.
Lisez-la.....

FOLLICULE & LE COMTE.
Nous l'avons lue. :

LISETTE.
Le vilain baron !

LE MARQUIS.

C'est assez.

DAMIS.

Non, comtesse, vous n'avez pas tout lu.

LA COMTESSE, *à part.*

Je voudrais bien le trouver innocent. (*elle prend la lettre. Damis s'approche d'elle.*)

DAMIS.

Lisez de l'autre côté.

LA COMTESSE, *tourne la première feuille de la lettre & lit.*

« J'ai acheté, adorable amie, les vers que je vous
» adresse, au colporteur qui vend les œuvres du comte & du
» marquis. »

FOLLICULE.

Que dit-il?

LE COMTE.

Que dit-il?

LE MARQUIS.

Que dit-il?

LISETTE, *à part.*

Comment?

DAMIS.

Continuez.

LA COMTESSE *continue.*

« Ces deux auteurs, poursuivis pour un mauvais ouvrage,
» ont pris des titres supposés & vous en ont imposé....
» C'est pour vous venger de leur audace, & de la jalousie
» qu'il m'ont causée, que j'emploie ce stratagème.... Vous
» le pardonnez à l'amant le plus tendre, puisqu'il le rend
» à celle qu'il adore. »

LISETTE.

Je m'en doutois.

LE COMTE.

Nous sommes perdus.

LE MARQUIS.

Il n'est plus d'espoir.

LE COMTE, à Follicule.

Démentez-le donc ?

FOLLICULE.

Je suis stupéfait.

LA COMTESSE.

Ah, chevalier ! que m'annoncez-vous !

DAMIS.

La vérité.

LA COMTESSE.

Est-il possible ? Et j'allois épouser ce comte !

LE COMTE.

M. le chevalier me rendra raison de son insulte.

DAMIS.

Non..... je ne la rends qu'à un galant homme.

LA COMTESSE.

Taisez-vous..... ce baron est son oncle. Prenez garde.....

DAMIS.

Ce baron, comtesse, est le colporteur des prouesses de ces messieurs. (au colporteur) Ose me le nier.

FOLLICULE, hors de lui-même.

Je ne peux pas mentir en face..... C'est vrai, monseigneur.

LE COMTE, à Follicule.

Et vous avouez.

FOLLICULE.

C'est le parti le plus sage.

LE COMTE, *à part.*

Quelle humiliation !

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle ignominie !

L I S E T T E.

Ils sont pétrifiés.

LA COMTESSE, *à Damis.*

Ah, chevalier ! la prévention m'aveugloit.... Et votre jeunesse m'empêchoit de voir en vous l'homme juste & aimable. (*montrant le marquis & le comte*) Mais pourquoi vouloient-ils me tromper ?

F O L L I C U L E.

Eh, madame la comtesse, il faut vivre !

D A M I S.

Ne vit-on pas sans médire, & se donner des titres qu'on n'a pas ?

F O L L I C U L E.

Ceci est vrai, car toujours j'ai vécu.... Mais maintenant, je suis ici fort inutile.... il est prudent de déloger. (*en s'en allant*) Après avoir joué le seigneur, allons reprendre la livrée.

SCENE XXIII.

LES PRECEDENS.

(*Le comte & le marquis baissent la tête, & sont supérfais.*)

L I S E T T E, *à part.*

Q U' I L S sont fots !

LE COMTE, *au marquis,*

Que dire, marquis ?

LE MARQUIS.

Que dire, comte?

LA COMTESSE, *au comte & au marquis.*

Qui que vous soyez, maintenant, messieurs, je vous défends ma maison.... Vous avez abusé de ma crédulité, & appris en même temps que l'on ne doit point s'en rapporter à l'apparence..... (*à Damis*) Et vous, chevalier, en me prouvant que l'amour est toujours clair-voyant & se venge de ses rivaux, vous m'avez donné une leçon que je n'oublierai point & qui vous rend plus cher à mes yeux.

DAMIS.

Que n'aurois-je point fait pour obtenir votre main?

LE COMTE, *au marquis.*

Un moment plus tôt, j'épousais

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Vous êtes bien jeune.

DAMIS.

J'aimerais plus long-temps.

LISETTE, *à Damis.*

Excellent!

LE MARQUIS.

Que faire?

LE COMTE.

Je m'enfuis.

LE MARQUIS.

Non, tombons à leurs genoux. (*ils tombent aux genoux du comte & de la comtesse.*)

LE COMTE.

De grace, madame la comtesse, excusez nos faiblesses!

LISETTE, *à part.*

Les plats!

LE MARQUIS.

Nos torts sont irréparables.... Mais notre situation est à plaindre.

LA COMTESSE.

Que faire, chevalier ? Malgré tout, ils sont aimables.

LE CHEVALIER.

Ont-ils de l'esprit ?

LA COMTESSE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Il faut leur pardonner. (*les relevant*) Oui, messieurs ; devenant l'époux de la comtesse, je deviens votre ami.... Je sollicite auprès d'elle votre pardon.... Je vous en conjure, abjurez la satire.... Il est si doux de chanter la vertu !

LE COMTE.

Le repentir le plus profond rend hommage à votre générosité.

DAMIS, à la comtesse.

Pardonnez-leur.

LA COMTESSE.

De bon cœur.... Je veux encore vous recevoir.... Mais, quittez les faux titres de comte & de marquis ; les talens sont des titres plus recommandables.... Ne rougissez point du rang que la nature vous a donné, & rappelez-vous que la naissance est un fantôme, & que le génie est immortel.

(*La toile tombe.*)

F I N.

